

Un shoot pour retrouver le fil de la vie. De biais. Tu ne liras ici rien de mon quotidien, je n'ai pas de plaisir à vivre. C'est mon absence qui s'écrit là.

Il s'est commis un meurtre.

Le paratexte est géographique. Là-bas, quelque part en Allemagne, en France, en Islande. Ou ailleurs. Enfin quoi, là où ton corps se trouve. Bien malmené par la langue. Les avides continuellement s'inscrivent par terreur du gouffre. On le sait. Celui qui choisit la dissipation dépose en lui tout le sens du vide. Nous le savons également. Il s'est commis un meurtre. En cette heure creuse, il est bien possible que ce soit celui de la parole & ce crime...

Les larmes ont cela de réflexif... Je ne suis pas
Je me trace jusqu'à la rupture. Elles se retournent sur elles-mêmes. une note. Je suis un meurtre.
J'aurais pu examiner la matière affective des mots mais de cela, je me fiche. Comme de leur modernité. Mon lexique est un bestiaire, me disait un ami. Ainsi donc, j'affirme que je précède la faute autant que je la suis.
J'aurais pu dire lessive ou tout autre nettoyant, leur couleur toujours bleue évoquant le passé ou plutôt la naissance fleurie du langage. J'aurais pu dire... mais cela restera en puissance. Mon Orient, je le laisse ici, dans ce cadavre verbal, je te le laisse à toi, et cela, avant que tu ne me saisisses et que je ne puisse reculer.
Je te le laisse, là, sur le corps du vent, que rien ne peut emmêler.
Je te dirai que la nuit, comme ailleurs, les pensées indéfiniment réinvestissent la pensée. Ou le vent sans nom. Ou la plante sans ciel.

Qui de ton corps, qui de ta pensée, qui dans ce schisme verra l'Orient de chair, l'aurore

recherchée ? Qui ?

Mais comme tout est dans tout, je dis vous. Car je suis ta mère, ton père, ton chienne et ton girafe. Nous est trans-gendre, en somme. Entre l'achaisme et le virtuel, toutes les probabilités d'un soi qui s'exècre.

Arrivé en bord de côte, non loin de l'Everest, au bord de l'eau et à l'extrémité est de la péninsule, les premières lueurs s'élèvent et dans un mouvement unificateur refoulent le coupable dans le passé inscrit.

C'est aussi invérifiable que votre histoire.

Bref.

Oui, chacun son Occident, le philomate composé par le nombre s'entretient de la suite, avec 3,141 592 653 589 793 238 462 643

383 279 502 884 197 169 399 375 105
820 974

Avec pi, il se passe dessus sans se retourner. Il écrit sur quand hier il écrivait dans. Les deux écritures mêlées ont connu leurs romanciers aussi. « Mon quotidien, ta mère, » rejet définitif de l'un sur l'amer. Je suis humain par défaut.

Puisque je m'imite, je nous superpose et le sachant, je dis : c'est l'examen de l'immédiat. Ma faute est une couleur géographique. Ma faute me rend coupable de ma naissance. Car je suis ton chienne, ton girafe, etc. Tout, en réalité, entre le possible et l'impossible. On me dit que je suis trop bavard, je rougis. je ne voulais pas vous couper, vous êtes ma mienne !

825 342 117, avec la fuite quand :
la vertigineuse pensée, traversant les trois épithumia
états de l'âme, fait de la science l'absence de tout.

Ô Europe, ô gibet, ô religion politique. Chacun son Occident et sa faute, chacun dans l'idée de posséder sa propre variété de cassures.

Jaune, emplie de pus.

Rouge, éprise d'un nu s'écoulant de tous ses trous.

Bleu, clandestine passant les vagues masqués par une houle noirâtre.

Verte, herbeuse vulve. Elle, celle-là, entoure le globe et rêve de ne plus être percée par les esprits vagabonds.

Rendons à la femme son intempérance, qu'elle retrouve sa place en l'absence de tout voile : Rendez-lui la grossièreté immonde qu'un jour un amoureux lui a soustraite.

Alors, oui, soyons classique, lyrique et disons, pour tordre le modernisme formel, disons que le mot n'est pas une pâte, disons que :

A tâtons, avant l'individuation, avant de se voir et d'aspirer à la brûlure revitalisante, douleur posée sur le cri, je le vois, il aime à se faire fouetter, à manger son cul par absence de jouir.

A tâtons, dans l'espoir

de ne pas nuire, je le vois, il s'enroule et roule, paraissant la complétude, fausse sphère inventée par le nombre, il avance parmi les naufrages et les crimes.

Le corps en point de départ. L'idée sera toujours seconde. Point.

Il s'est commis un crime.

Occident des peines, le meurtre succède à la connaissance.

Le meurtre précède l'immaculée perte de la langue.

...Blanc...

Mais dans mes souvenirs, les dates s'emmêlent aujourd'hui parvenant à me faire douter de l'idée de succession.

Le monde ne serait-il pas déjà mort après l'expansion ?

Car, oui, l'univers a cessé de s'étendre avant de se dégonfler aussi complètement qu'un ballon de baudruche. La pression est montée et la pratique s'est déréalisée. Notre occident, industrieuse mystification, pays des drogues et épouvantails.

Tout contre la forme du supérieur inconnu, les mythes sont tracés jusqu'à ce que l'inconnu se dissipe au gré des croyances et de leur support technologique.

Et puis les arts ne m'évoquent que le hasard de ceux qui en souffrent. En bien des temps, ma forte chromopathie m'a rendu clairvoyant !

Ars similis casus.

J'y suis, j'y pense, à tâtons, je cherche charitablement quelle vraie connaissance je pourrais dispenser c'est pourquoi je me suis pris à la magie, aux

Le retour critique, je t'ai vu faire. Histoire d'avoir un mode d'emploi de l'existence. Alors pour avoir le dernier mot, je me suis vu refaire. Je ne pourrai rien apprendre à ceux qui...

Toi, tu examines toi, tu examines là, pareil, pareil. Les arts ne m'évoquent que le hasard de ceux qui en souffrent. Alors, on refait, on dit que les mots, ça se travaille comme de la bonne pâte. Et on dit qu'on fait des formes nouvelles. On réinvestit, quoi. Mais, pardonnez-moi, sous le soleil rien de nouveau. Je reprends :

*« La voiture s'élançait contre le poteau quand, deux point retour à la ligne, un éclair jaillissant de sous la lune vint crever un de ses pneus. »
« une maman se met une couche et convainc son enfant de lui traire les seins. »
C'était là ou bien avant. De l'archaïsme à l'être en puissance, tous les degrés de la mémoire-fiction, il y a.
N'empêche que le meurtre précède la perte.*

Que ferai-je de ma propre naissance ?

ser à l'homme terreux, misérable & fascinations du ciel, aux pouvoirs kinésiques, à l'empoignade spirituelle, cela pour voir si, par les esprits parlants et ce qu'ils me disent, par les frappeurs et ce qu'ils me taisent, happant la prisonnière autocritique, quelques divins secrets ne me seraient pas

Faust, oui, Goethe l'écrit en allemand. 60 années. Avant la cassure. Et la fuite de sens. Parce qu'on ne me fera pas dire qu'après Dieu, on ait inventé quoi que ce soit de mieux. Bien que naissent ci ou là quelques croyances en la Machine. Ça viendra. Mais là, incontestablement, il y a un creux. Après la bosse du romantisme, c'est le dromadaire du cricuicri. Une guerre bactériosémiologique. Tu mets un singe devant un ordinateur. Tu attends qu'une fleur pousse dans son esprit. Sur l'écran, de la pâte. On y voit des codes hermétiques, genèses d'une mystique programmatique. Ça fait bien. On est passé de l'expérience du corps dans son environnement à celle de l'idée dans son réseau. Une fois qu'on l'a, on la mastique. Et dans tous les sens, on pose l'art contre la science.

A l'époque, je me disais encore :

De l'art comme de la science, ma migraine s'élève ! et en tout point, vainement vos masques puants tombent. Je me ferai victorieux, violeur, damné et jamais plus de telles disparaisantes explications ne sauraient rassasier mon être.

Que ferai-je de ma propre naissance ?

Ô puissance, ô variation, ma confusion

repose sur la faute originelle, je veux être l'origine de la Seconde afin de me rendre à ma propre responsabilité.

Ô Occident, tu me fais dire tout et son contraire, ma confusion me rend au sol et, criant à Dieu, appelant le démon, à *hue* et à *dia*, je ne puis plus — dans une telle douleur — me rendre à la raison, toute ma dispersion m'oppose à moi-même comme un seul homme combattant des milliers.

révélés qui pourraient m'apprendre ce qu'est le monde en sa réalité pure, fil dénudé, mort s'en suivent... sans suite. Pure mouvement, hors de toute impression.

Laisse-moi revenir à mon Orient, laisse-moi entendre *les splendides villes*, laisse-moi mordre la poussière pour que dans mes théories, elle ne fasse que retourner à elle-même.

Ô Dieu, je m'évapore en toutes directions. D'avoir trop de sens, je perds mon axe et le bâton du marcheur fond dans les mains. Je te demande de me restreindre à moi-même j'accuse ma faute et dans mon ombre, je projette ces quelques gouttes de sang qui, jadis, me firent exister.

Oui, sur tous les plans de la pensée, posés sur tous les toits du monde, sur toutes les montres, d'arrière en avant, degré par degré, je ne forme plus qu'un seul être, saturé par ses traces laissées.

Ô trop d'histoires font assoir toute possibilité d'Histoire, n'est-ce pas ce qu'on appelle : la mort en devenir ?

(silence)

Il fait noir.

Silence hors et dans. Il faut en faire. Comme dit machin, si j'écris c'est pour créer un espace de silence. Dans le grand palimpseste, on fait taire les noms aussi.

Je me repose un instant, je me vide ici de quelques définitions, ouvre un oeil, la succession me revient, l'espace me reprend, pour me débarrasser de moi, il me faut être toi : dans ta partition !

Même endiablé, je ne souffrirai plus. Je te veux, intensément. Et là est ma faute.

(mon coeur avide aperçoit le signe.)

Quelle divine puissance a pu rendre à ce signe cette force apaisante ?

Voilà une magie dont je ne peux être acteur. Voilà une magie qui me signifie. Voilà une trace qui me déplace et me fait souvenir qu'il est une nature à elle seule me confondant dans un même mouvement aussi séculaire que silencieux. Suis-

je un dieu ? Tout est clair et dans la vision de cet Orient de chair, *Os habent, et non loquentur.*

tous les chants se soufflent à l'unisson.

J'observe ici la nature, toute mouvante de mille âmes, se compénétrant et m'exaltant et faisant de mon temps, le temps des temps.

Le silence de l'action dit le nom de l'action. Aujourd'hui comme hier ou plus tard, c'est à dire immédiatement et pour la première fois, je reprends la vérité de ces sages paroles :

« Le monde des esprits n'est point fermé ;

Ton sens est assoupi, ton coeur est mort.

Lève-toi, disciple, et va baigner infatigablement

Ton sein mortel dans les rayons pourprés de l'aurore ! »

(Le signe me regarde, n'étant plus rien devant lui qu'un seul extérieur)

Ô Seigneur : Toi qui communique avec le monde par le morcellement et qui te partages dans la parole. Esprit des fabriques, Esprit bâtisseur de l'unique empire. Celui qui, invisible à toute disséquante pensée, est réservé aux yeux des innocents.

Comme je suis près de

Puisqu'il y a des fins et des manières. C'est surtout de ça dont on parle, du trivial dans le sacré. C'est là qu'en est la modernité, à se mordre les pieds. Y sont dans l'idée, y sont dans l'intuition d'une matière verbale mais je vous en prie, il n'y a là que désert. Il y a surtout des manières, on examine les façons de, les façons d'entrer en conscience mais comme il n'y a plus de conscience, il n'y a plus de façon de, sinon qu'en apparence. Alors c'est un corps qui se mord la queue, une fin qui tourne sur elle-même et qui s'est oubliée sur la route. Et cela a causé la fin des mythes. A moins que ce ne soit l'inverse. Maintenant, on attend le grand Autonome de la Machine. Le Ciel c'est fini, maintenant c'est tout ce qui fait abstraitement lien. On concrétise le fantôme dans l'immatériel. Je te dis que le monde est fou. Je te le dis. La fascination du conditionnel donne l'excitation des flux en réseau. Fou !, te dis-je.

toi ! Comme toi, à ton image, je m' imagine ! Ce qui nous relie

et nous délie n'est que la somme de mes inconsciences, de mes sciences vaniteuses et de ma vision erronée du nombre.

Comme toi, puisque je te suis, je me compte et me calcule dans la suite et tant que nous n'aurons pas retrouvé notre place, l'un

étant l'autre, je n'accepterai pas l'idée de l'image. Mon reflet dans la nuit.

Trouble, je suis un enfant de peine. Il m'est pénible de t'en vouloir. Tu m'as quitté, laissé hors de toi.

Alors, je suis là dans la défiance et c'est pourquoi j'ai voulu, pour avoir tenté d'entrer matériellement dans le vrai, tuer et tuer encore dans l'ennui profond de mon paradigme, ne voyant ni la pointe, ni l'espoir de la pointe. J'ai préféré tuer avec le bâton fou, pensant rageusement que le temps était une métaphore !

Je me sais, je me sens près de l'esprit que l'intelligence appréhende... mais non de l'esprit lui-même. Je sens l'esprit me traverser, vulve herbeuse, accouplement païen, pubis racinaire, je ressens les esprits qui font et me défont, moi !, dans le maillage abscons. Celui de la matière même du miroir qui entretient notre parole.

Oh ! Lassitude moderne, pleinement antimoderne.

Mon Dieu ! *que l'art est long et que la vie est brève*.

Foulée au pied, la poétique emmaillote l'existence de toute sa longueur et en fait le moule immobile de notre dégénération motrice ! chut, blanc ().

Décidemment, à l'ouest, l'esprit se projette, poussé par quelques stimulations affectives et sélectives,

dans le vide carcéral d'un manque évoluant selon la technologie, croyance aveugle dans le temps passant. Connaître ! Oui, mais dire le vrai !

Je parle de je, de soi c'est à dire essentiellement de toi.

On fait taire. On réinvestit l'idée. On est plus dans le corps mais dans le mythe urbain, sans histoire. Juste des briques. Le matin, un café allongé double, svp. Comme dit machin c'est : ce qui fait tenir. Mais il y en a encore qui investissent le corps immédiat et d'aucuns, par excès ou absence, redonne sens aux formes qui, d'elles-mêmes, n'en n'ont pas.

N'arrêtent pas de parler. Les temps. Leurs paroles dirigées vers la béance l'interrogent sans cesse. En direction d'elle seule. Pour toujours. Tant que la parole sera. Je ne fais que retranscrire.

La langue a craché sur la science, mille souillures reproduisent la nature infiniment silencieuse. C'est là une question de temps.

Le parchemin !

Voilà l'eau qui calme ma gorge asséchée.

Mais l'hier n'est pour nous qu'un livre fermé par sept sceaux.

L'esprit des temps, c'est l'esprit même de ces historiens dans lesquels les temps se réfléchissent.

Pauvres frères, que vous apprendre sinon votre misère ?

Ô ! Tempérance, courage, sagesse & justice !

A ce que l'esprit purement conçoit vient toujours s'ajouter des éléments de plus en plus étrangers..... pervertissant l'unité.

Ceux-là m'appauvrissent s'ils ne sont pas joués.

Oh, désirs, vous me creusez moi-même au fond d'un soi, objet en moi-même qui se fait : terre.

Je songe au suicide.

Ô, je me resserre et vous dis ma parole vraie, l'entendez-

vous ?, puis m'effondre, en proie aux variations, lumière libre, je dis l'avenir et le passé en une même cuve. Je dis le désir et

Connaitre oui ! avec cette fascination de l'absolument hors-de-tout et de l'extra-composite, tout se reformule ! L'esprit se formule dans un miroir creux. Je suis, je, soi, toi. Je nous. Ma voiture est garée non loin de là. Les portes sont cassées. Elle y abrite le vent. C'est dans le langage parlé qu'on puise tous les sens pauvres de notre écriture. Les registres de langue sont liés à l'état de dépravation de l'écrivain. Ô, fantasma de l'Histoire !

Et le vide est son action.

Je vis dans ce corps il me dit le silence du mouvement il me dit par son silence quand dans l'esprit je me raconte des choses sans dire les choses qui furent, auraient été, seront ou seraient autant par leur absence que par l'impossibilité de les dire.

le courage dans une même raison qui fait marque.

Non ! par pitié, ne me ramenez pas à moi. Je veux du moi et du pluriel, je veux l'emmêlement des sois, je veux me perdre dans les classes documentaires : je veux que nous nous parlions. Question d'autorité. C'est la fonction auctoriale qui se délite, le livre avançant.

Je trace la faute et l'innocence dans une même ère.

Tout cela mêlé dans un corps déclinant. Ma confusion me perd dans quelques désirs coupables. Je me sais savoir mais ne sais pas.

Nul homme ne saurait entretenir en lui tous les esprits de la Justice.

Il me faut partir.

Je songe au suicide comme au terme d'une pensée folle alarmée par trop peu de lumière, sûre du seul lieu qu'elle occupe au moment où elle l'occupe.

Collectionner avidement sans qu'il n'y ait nulle nécessité, c'est se rendre esclave.

Rien d'inactuel ne peut nous servir.

C'est en feu que je ris de mes bibliothèques, hasardeux chemins qui ne mènent qu'à moi : je ne serai pas mon propre médecin. Non !

Ramenez-moi à la jeunesse et à l'Orient de mon coeur, qui que vous soyez, ne me laissez pas dans l'asphyxie d'un savoir trompé.

La beauté m'apparaîtrait à nouveau, je la consommerais pour mieux la battre, je m'immolerais, brûlant du bonheur de contenir en mon seul corps tous les savoirs en un même moment.

Vous, faisant dans la succession, pensant l'unité.

Vous, sujets intraextra, en vous les objets-reflets.

Vous, sujets dissouts possiblement par ce tout qui détermine votre mort.

Vous êtes tous dans la même intention. Celle d'en avoir. Alors qu'il ne faudrait plus.

Pour ne plus dire.

On ne peut pas accueilli, ne plus. Se lève, ingère, on ingère tout ce qui passe et surtout ce qui remplace le terreur. On se lève et boit de la colère. Boit de la terre de poussière, celle qui fait poids dans le sac d'os. On boit des alcools forts pour faire poids d'os et ne pas être. Ne pas être introduit.

*Horreur. nu ,ettul al te troffol' èrplam
-es' l' rasq èrètèrèq sius 'emqet
èrètèrèq èrètèrèq èrètèrèq èrètèrèq*

culer. Dans ta mémoire, veille à ce que dans les ruines de l'aurore soient fossilisées.

Satan, prends
mon sang,
prends ma
chair, elle sera
belle et
blanche, je me
nourrirai du
pouvoir seul
car il ne m'est
plus possible
de survivre à
tous les âges
de ma pensée.
Il me faut fuir
ce dieu

Affreux singes bruyants : les changements de registre sont des changements de temps. Vous déclinez, affreusement modernes. Terribles singes décolorés, la clope au bec. Tu cricricris. Toi aussi ? T'en as marre d'être parlé ? Ta voix s'est étouffée au moment de naître dans le sexe de ta mère. La voix et la vulve sont finalement très liées. Je suis ma faute seconde. Intimement. Que ferai-je de ma propre naissance ? A force de faire autorité sur la langue, on y vit alors qu'on devrait toujours s'en échapper. Satan, sors-moi de cette langue affreuse qui n'est que du plomb dans ma tête, qui n'est que du poids d'os. De la chose elle-même. Et c'est pourquoi les animaux ressortiront. C'est le cycle.

Mais, à ce propos, tout recommence ! il n'y aura qu'à relire la genèse pour renaître. Et retrouver le chaud et ardent néant de ma culture. Je prête aux mots la froide responsabilité de notre désespoir.

humain qui m'a trop pensé, cette confusion que la nuit rend absurde.

Et mon rire sur le bûcher allumera le feu de toutes vos mortes reliques. Vos froids musées n'auront d'objets plus sûrs que les blocs de poussière.

J'affirme, devant Satan, que je précède la faute autant que je la suis. Mon Orient, que je laisse ici, dans ce cadavre brutal, je te le laisse, à toi, maudit, avant que je ne puisse re-

(Un temps

 passe
 et
reprend)

Comme moi, s'enivre la faune avant la fin d'un cycle. Fuyant les zoos humains, *ne varietur*, et tout recommence !

Serai-je sauvé, un jour ? A jamais !, puisque le temps est une géographie. Tout est clos (ici, se fait entendre le rire du diable).

Ce soir, je m'offre à toi, Démon, dans l'espoir de retrouver un semblant de jouissance en ce que vous semblez appeler la vie.

Ce soir et à la gloire de l'absence, je bois ce vin, cet élixir de Satan qui, dans tout désert total, sèche quelques larmes et rassasie les âmes éprises d'un seul temps.

Alors perdu.